

darmes ordinairement se postent là pour disputer les voyageurs aux brigands ; cette fois, la diligence ne trouva aucun secours et fut pillée. »

VARIÉTÉS.

PARIS EN PROVINCE

I

ILLUSIONS D'OPTIQUE.

Les miracles de l'industrie, si étonnants qu'ils soient, ne me feront jamais tomber en extase ; on s'y habitue si vite qu'on n'a pas même le temps d'admirer : le merveilleux de la veille n'est que le banal du lendemain. Le génie des arts et des lettres, bien différent du génie de l'industrie, élève de siècle en siècle des monuments impérissables dont le seul aspect commande de l'enthousiasme, et dont la beauté purement abstraite inspire une sorte d'exaltation religieuse aux générations successives qui viennent les contempler. Homère me ravit aujourd'hui comme si j'étais un citoyen de la vieille Hellade ; Raphaël et Michel-Ange me semblent toujours si étonnants et si neuvs, que, devant leurs œuvres immortelles, je partage naïvement les émotions enthousiastes d'un Romain du temps de Léon X.

Peut-être ai-je tort ; peut-être me manque-t-il un sixième ou septième sens, d'invention moderne : le sens du Beau industriel et du Sublime mécanique ! C'est chez moi une infirmité de nature, et une infirmité radicale, j'en ai peur, depuis que j'ai vu naguère des hommes raisonnables trépanner d'admiration devant un viaduc, et des hommes d'esprit emboucher la trompette héroïque en l'honneur d'un pont-biais. Je comprends très-bien que les mots d'industrie et de progrès s'entre-choquent parfois dans la même phrase ; mais je n'ai pu saisir encore le nœud de l'alliance qui existe désormais, à ce qu'on dit, entre l'industrie et la poésie. Il faut des grâces singulières, j'en suis convaincu, pour se figurer la muse de l'avenir debout sur une locomotive, et pour adopter avec candeur le culte de Watt-Apollon ou d'Apollon-Jacquart. Le chemin de Bordeaux à Cette n'a pas encore été pour moi le chemin de Damas.

J'étais de l'inauguration comme cinq cents autres Parisiens : j'ai voyagé de Bordeaux à Cette avec une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure. Un de mes compagnons de voyage a retrouvé à Toulouse, sur un signe du télégraphe électrique, une casquette allemande que le vent lui avait enlevée à Langon. Les tunnels invraisemblables, les terrassements gigantesques, les ponts fantastiques ont tourbillonné devant moi comme devant les autres voyageurs. Eh bien, je n'en démentirai pas, après avoir considéré tous ces magnifiques triomphes de l'intelligence sur la matière (c'est l'expression consacrée, n'est-ce pas ?), mon opinion n'a pas changé d'un iota : je trouve cela tout naturel ! Devant ces féeries incroyables de l'industrie, je me surprends à murmurer tout bas :

Si Peau-d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Pour ne pas être traité de voyageur distrait ou d'indigne, j'ai recueilli pourtant quelques notes sur les beautés du nouveau chemin de fer. J'ouvre mon carnet, et j'en tire pour les curieux une demi-douzaine d'observations relatives à ce qu'on est convenu d'appeler des travaux d'art :

1° Entre Bordeaux et Toulouse, remarquer les ponts de Langon sur la Garonne, de Moissac sur le Tarn, et la traversée du village d'Aiguillon ;

2° Entre Toulouse et Cette, admirer les deux ponts sur l'Aude, à Carcassonne et à Coursan, puis le pont sur l'Orbieu, puis enfin le magnifique pont-biais de Béziers, et le pont d'Agde sur l'Hérault.

Nota. A l'exception du pont-biais, construit en lave encadrée de pierre blanche de Beaucaire, tous ces ponts sont en tôle, et c'est la première fois, me dit-on, que la tôle est employée avec tant de hardiesse et de bonheur. Je boirai, si l'on veut, en plein banquet, au glorieux avenir de la TÔLE.

3° Souterrains ou tunnels. — Ils sont peu nombreux : le plus long se trouve à deux kilomètres de Béziers. Il passe au-dessus du canal d'écoulement de Montady, et à un mètre seulement au-dessous de la cuvette du canal d'écoulement du Languedoc ; en sorte que les wagons roulent littéralement entre deux eaux. — Tomber à genoux devant cette merveille, dite le *Souterrain du Malpas*.

Me voilà maintenant allégé de la partie technique de mon bagage. Il me sera plus aisé de raconter, chemin faisant, les impressions caractéristiques de quelques Parisiens en province.

Paris en province ! Ah ! le beau sujet pour un romancier ! Quel tableau de mœurs pour un peintre-observateur de l'atelier de Balzac ! Mais, pour remplir dignement cette large toile, il faudrait en étudier les personnages sur place, dans le cadre naturel ou le sort les a placés. Je n'ai pas la chance aujourd'hui de trouver mes modèles au repos ; ils ne font que passer avec une vitesse d'hirondelle ; je ne puis que les saisir au vol de la vapeur. Ceci n'est donc pas un tableau, mais une suite d'esquisses, de profils, de silhouettes, de groupes à peine ébauchés, de paysages tournants qui devraient avoir ces deux mots pour légende commune : « Propos interrompus. »

La gare du chemin de fer d'Orléans, au moment de notre départ pour le Midi, présentait à peu près le même spectacle qu'un foyer de théâtre un soir de première représentation. C'était le même public de chroniqueurs, de journalistes et de financiers. Il n'y avait rien de changé que les costumes, dont la variété pittoresque aurait sûrement scandalisé un public féminin. Heureusement pour nous tous, la compagnie du Midi n'avait pas invité une seule femme à sa fête industrielle ; pas même une femme de lettres, pas même une actrice, pas même une agiotesse ! Au milieu des casquettes les plus singulières, fermant une série presque complète depuis le béret béarnais jusqu'à la toque écossaise, pas un seul petit chapeau blanc ou rose, coquettement arboré sur une chevelure noire ou blonde ! On se couvoyait, on se pressait, on se donnait des poignées de main pour esquiver des fâcheux ou pour retenir des amis. Les wagons des convois se remplirent bientôt, comme des loges louées d'avance, où l'on n'admet pas d'étranger. Notre compartiment fut enlevé d'assaut : huit personnes y prirent place en se saluant amicalement : six Parisiens et deux méridionaux, fixés de-

puis longtemps à Paris. Nous appartenions tous plus ou moins au monde de la littérature et de la presse. A peine étions-nous assis, qu'un immense éclat de rire retentit dans le wagon. Le plus Parisien d'entre nous s'était embarqué pour le Midi en petits souliers et en bas à jour, tandis que les deux méridionaux, vêtus de paletots épais, emportaient en outre des manteaux de caoutchouc par surcroît de précaution.

Nous voilà partis. La nuit se passe à jouer, à causer, à essayer de dormir. On avait acheté un petit tapis vert et des cartes, comme si la campagne n'eût pas dû offrir une seule distraction, de Paris à Bordeaux et de Bordeaux à Cette, à des habitués du Boulevard et de l'Opéra, que les toiles de Cicéri et les romans de madame Sand avaient pour jamais dégoûté des plus belles perspectives naturelles.

Le soleil se leva pour nous du côté d'Angoulême. Nous battimes des mains, étonnés et ravis, comme des sauvages qui verraient flamboyer un bec de gaz. « Le soleil, messieurs, le soleil ! » s'écria avec enthousiasme notre ami A. V., qui avait grelotté pendant dix heures dans ses bas à jour. Et si nous le lui avions permis, il aurait passé ses pieds par la portière afin de les réchauffer aux premiers rayons du matin. On lui démontra qu'à cette heure la chaleur était à peine sensible et l'air très-piquant. Il se résigna de mauvaise grâce, replia ses jambes comme un Turc et attendit, dans cette attitude fataliste, que le soleil montât assez haut pour avoir la puissance de dilater le cuir de ses petits souliers de bal. Le ciel s'embruma : de longues barricades de nuages s'amoncelèrent devant le soleil qui, de loin en loin, réussissait à glisser au travers de cette insurrection ténébreuse un ou deux rayons argentés qui ressemblaient à des pointes de baïonnette.

— Brrr ! voilà le Midi ! le Midi radieux ! s'écriait en frissonnant le malheureux A. V. ... Désormais je n'assisterai plus à aucune inauguration de chemin de fer, si ce n'est en Russie, au Groënland ou au Kamchatka.

Les deux méridionaux riaient dans leur coin, le menton perdu dans les plis de leur cache-nez. Le soleil disparut tout à fait, les nuées s'entr'ouvrirent, et Bordeaux nous apparut comme une ville maudite qu'une pluie diluvienne allait submerger.

A Bordeaux, les six Parisiens dinèrent fort mal dans un grand hôtel, près des allées de Tourny, pour n'avoir pas voulu suivre les deux méridionaux, qui allèrent s'attabler humblement au *Chapon fin*, petit cabaret situé dans une petite rue à côté du marché des Grands-Hommes. Ils eurent de mauvais lits dans le beau quartier de Bordeaux, tandis que leurs compagnons bien avisés trouvèrent d'excellentes chambres dans un quartier écarté.

On quitta Bordeaux le lendemain matin à cinq heures. La gare du Midi, ornée de feuillages, de fleurs, de drapeaux enrubannés, présentait l'aspect d'une vaste salle de bal champêtre. Les employés souriaient, saluaient, répondaient à toutes nos questions, en véritables serviteurs du public. Dans deux mois, ces modèles d'urbanité seront des rustres, et ces serviteurs empressés, des tyrans devant qui tremblent des milliers de voyageurs.

Tout ici prend un air de fête nationale et locale. A chaque station montent des personnages en habit galonné, en chapeau à cornes et l'épée au côté. Nous reconnaissons parmi ces magistrats de toute sorte une demi-douzaine d'ex-Parisiens relégués en province avec de beaux appointements. Ils ont fait leur chemin, comme on dit. Ils sont décorés et mariés, ils gouvernent et jugent leurs concitoyens ; mais comme la province vieillit, mon Dieu ! Quels visages chiffonnés, quelle chevelure grisonnante, et quel embonpoint paternel ! Ces joyeux garçons d'autrefois ne savent presque plus marcher. Ils se meuvent gauchement et lentement ; on dirait qu'à chaque pas ils se dégainent avec effort comme de vieilles lames à demi rouillées dans le fourreau.

Nous marchons, nous marchons, et la pluie nous accompagne toujours, fouetté par le vent qui tourbillonne et fait rage.

— Où donc est le Midi ? s'écrient les Parisiens. Le Midi n'existe pas ; le Midi n'est qu'un rêve des gens du Nord.

Pendant voici le Midi avec ses petites vallées en berceau et ses gracieuses collines en forme de vagues pétrifiées. A chaque coup de piston, le pays change d'aspect, la végétation se développe, la verdure se déploie, les fleurs s'épanouissent, les fruits commencent à se nouer sur les branches ; l'hiver cède la place au printemps, un printemps mouillé, sans doute, mais plus verdoyant et plus odorant que si la chaleur et la lumière fourmillaient déjà dans ces vastes horizons. Les grands peupliers babillent dans l'air, bien au-dessus des têtes rondes des saules qui chuchotent en mêlant leurs chevelures, et qui dominent eux-mêmes de leur bruit confus le frémissement presque insensible des prairies. Quelques bourgeois éclatent sur le bois noir des vignes qui ont l'air de se tordre en s'éveillant ; les oiseaux passent et repassent en nuages sonores. Le soleil paraît dans sa splendeur et le Midi dans sa gloire avant que la ville d'Agen ait mis toutes ses cloches en branle pour saluer notre arrivée.

— Voilà un champ de colza, disait mélancoliquement A. V. ... en apercevant un tapis de fleurs jaunes. On nous mystifie, on nous trompe, messieurs. Ce n'est pas la Gascogne, c'est la Flandre. Et tenez, voici encore des betteraves. Nous roulons du côté de la Belgique, c'est sûr.

— Mais regardez donc, regardez, répondait le plus vif des méridionaux. Avez-vous en Flandre une rivière comme-là ?

— Qu'est-ce que c'est que ce ruisseau ?

— Ce ruisseau est quatre ou cinq fois plus large que votre Seine ; ce ruisseau, c'est GARONNE.

— La Garonne, allons donc ; la Garonne est un fleuve, à ce que disent les géographes.

— Non pas la Garonne, homme du Nord ! mais Garonne tout court, selon l'expression des gens du pays, qui disent selon la circonstance : « Garonne est en colère, Garonne est endormie, Garonne a baissé, Garonne a grossi. » Pour eux, Garonne est un être animé, une personne libre et volontaire, une divinité bienfaisante ou cruelle, une nymphe capricieuse peut-être. Nous sommes en pleine mythologie païenne, croyez-le, quoique vous entendiez aux stations le joyeux carillon des églises catholiques. Le Midi ! Aveugle qui ne voit pas le Midi !

Les six Parisiens se frottèrent les yeux ; et, comme le soleil commençait à se montrer vainqueur des nuages, ils se déclarèrent persuadés que le Midi existait, que le Midi n'était pas un songe. A. V. seul, qui n'était pas encore bien réchauffé, protestait timidement, à demi incrédule, et prétendait en hochant la tête que nous étions tout au plus dans la Flandre méridionale.

Comme nous approchions d'Agen, la conversation tomba naturellement sur Jasmin ou Jansémin, le poète-coiffeur. Plusieurs d'entre nous l'avaient vu à Paris, au cercle des Deux-Mondes, chez M. Sainte-Beuve, ou chez M. Augustin Thierry. On se souvenait de ses lectures, de ses conversations et de ses triomphes sous le règne de Louis-Philippe, à l'époque où le rimeur gascon obtenait, en jonglant avec ses rimes, autant de succès pour le moins qu'en obtint plus tard Bou-Maza, l'homme à la chèvre, en se drapant silencieusement dans son burnous.

Qu'était-ce que Jasmin ? Fallait-il voir en lui un grand poète, un mime de premier ordre, ou tout simplement un habile mystificateur ? Ses plus grands admirateurs parmi nous avaient d'excellentes raisons pour l'admirer : ils ne connaissaient de la langue d'oc que le mot mis en vogue par Rivarol sous Louis XVI, le fameux *Qu'és co*. On avait beau leur démontrer que Jasmin pensait en français, qu'il écrivait dans une espèce de jargon hybride, complètement étranger à l'idiome populaire et à la langue des troubadours ; que ses vers étaient faux, mal rimés, tout remplis d'images prétentieuses et tout effondrés d'hiatus ; ils n'en persistaient pas moins à se pâmer devant ses charmes diminutifs, son inspiration naïve et gracieuse, sa fine sensibilité, son style onduoyant et riche, qui se déroule au souffle de la pensée comme les moissons d'or que bercent les vents capricieux du Midi, entre les prairies verdoyantes et les orgueilleux vignobles des bords de la Garonne. Heureux homme, disaient-ils, il a jailli du sol agenais comme une belle plante, comme une source limpide ; il n'a rien appris des rhéteurs qui greffent tant de lieux communs sur des rameaux pleins de sève ; son imagination de cristal, si courante et si vive, n'a pas été resserrée dans le canal régulier de l'éducation classique : Jasmin ne relève que de lui-même et de son pays ; ni grec, ni latin, ni parisien ; il a le goût du terroir, le parfum du crû, la chaleur et la lumière du soleil méridional. Et quel caractère élevé, quel air sympathique et vibrant, en trois mots, quel grand cœur ! « C'est le rossignol du pauvre, » il l'a dit très-justement lui-même ; que de misères il a soulagées, que de jolies filles dotées, que de clochers bâtis avec la menue monnaie de ses vers qui retombent toujours en pluie d'argent fin, quand il les lance en plein air, devant des milliers d'auditeurs accourus pour l'entendre, de Marseille à Bordeaux, de Montpellier à Toulouse, de Carpentras à Agen. Ses poésies récitées, son escarcelle remplie, et vidée tout aussitôt dans les mains de la charité, le poète congédie sa muse et reprend lestement son rasoir.

— Son rasoir ? interrompit un de nos méridionaux. Ah ça, vous croyez donc que M. Jasmin exerce encore sa profession de Figaro ? Ecoutez alors une anecdote : il y a quatre ans, je passais à Agen avec un de mes amis. Le chemin de fer n'existait encore que dans la cervelle des agioteurs. La diligence qui nous portait fit une halte de deux heures dans cette ville. Nous étions curieux de voir Jasmin en déshabillé : nous demandons l'adresse du grand homme ; on nous indique le boulevard du Gravier. A peine arrivés sur ce boulevard, nous voyons suspendue entre les arbres une large bande de toile bleue, sur laquelle se détache cette comique inscription :

JASMIN, COIFFEUR DES JEUNES GENS.

Nous entrons bravement dans la boutique, et nous sollicitons l'honneur de parler à M. Jasmin.

— Que lui voulez-vous ? nous dit-on avec une brusquerie justifiée peut-être par nos blouses et nos casquettes de voyage.

Une pantomime expressive révéla nos desirs en deux gestes.

— Vous raser ? vous coiffer ? mais M. Jasmin ne touche plus ni peine ni rasoir. Il se promène en ce moment avec les autorités de la ville, et certes, il ne les quittera pas pour faire une besogne qu'il a depuis longtemps abandonnée à son garçon.

Nous insistons avec politesse, avec fermeté. On se décide enfin à aller chercher l'illustre promoteur. M. Jasmin passe triomphalement sous son enseigne, et pénètre avec fermeté dans sa boutique. A notre aspect sa lèvre inférieure s'allonge, et d'une voix de magistrat troublé dans l'exercice de ses fonctions, il nous interpelle en français :

— Que désirez-vous, messieurs ?

Même pantomime expressive, accompagnée d'une grande révérence.

— Vous raser ? vous coiffer ? s'écrie-t-il avec un accent de surprise emphatique. Mais vous badinez, mes amis ! On ne dérange pas les gens pour leur faire une mauvaise plaisanterie. Allons, allons, vous êtes des farceurs.

— Que signifie donc votre enseigne « Jasmin, coiffeur des jeunes gens » ? Regardez-vous bien. Sommes-nous des pères de famille, des patriarches caducs et décrépits ? Quel âge nous donneriez-vous ?

— De vingt-cinq à trente ans, je suppose.

— Alors rasez-vous, alors coiffez-vous : tenez la promesse de votre enseigne.

— De grâce, mes amis, faites-moi le plaisir de ne pas insister : ce serait inutile.

— Si votre enseigne portait : « Jasmin, coiffeur des vieillards », nous vous aurions épargné cette visite. Avez-vous, par hasard, renoncé à la clientèle de la jeunesse ? Êtes-vous devenu le coiffeur du dernier âge ?

— Mais, messieurs, je ne coiffe ni jeunes gens ni vieillards. Regardez-moi donc, je suis décoré. Je ne puis par conséquent...

— Ah ! sans doute, sans doute ! Mille excuses, monsieur Jasmin ! Nous comprenons maintenant les exigences de votre dignité. Vous ne coiffez plus désormais que des têtes couronnées... Mais qui vous dit que nous ne sommes pas princes ?

Jasmin fit un bond de côté, en se frappant le front comme ébloui par l'éclair d'un boulet rouge.

— Princes de la presse, dit-il, rois du feuilleton, peut-être ! Oh ! messieurs, recevez mes excuses et donnez-vous la peine de vous asseoir. Je vous raserai en personne, je vous coifferai moi-même de cette main qui a écrit la *Franconnette*, les *Papillotes*, l'*Abuglo de Castelcuillé*. Connaissez-vous l'*Abuglo de Castelcuillé* ? Je vous en donnerai un exemplaire. Ah ! vous êtes journalistes, messieurs ! Il y en a de bons, il y en a de mauvais ; il y en a qui aiment et glorifient la poésie ; mais il y en a qui lui crachent à la face et qui la traînent sur la claie, à la queue de la prose. Tenez, M. Mary-Lafon, de Montauban, un homme du midi pourtant, oui, M. Mary-Lafon, l'auteur du *Tableau de la Langue parlée dans le Midi de la France*. M. Mary-Lafon, journaliste, est un ennemi acharné de la poésie. Il m'a reproché d'avoir abâtardi le patois, moi qui l'ai régénéré ; il m'a mis au-dessous de Peyrottes, un misérable

meunier qui se croit poète, comme si Pégase était jamais entré au moulin. Aussi lui ai-je écrit de bonne encre, à ce scélérat de Mary-Lafon ; je lui ai lestement rivé son clou dans une lettre foudroyante, qui mettait en poudre tous ses arguments et qui finissait par ces mots : « Maintenant, monsieur, j'ai assez parlé. Je quitte la plume et je reprends le rasoir d'une main qui ne tremble pas, je vous prie de le croire. » Depuis ce moment, il fait le mort ; je ne sais pas même s'il existe, je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

HIPPOLYTE BABOU.

(La suite prochainement.)

(Extrait de la REVUE FRANÇAISE.)

Nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs la nouvelle *Méthode de Dents et Dentiers Fattet*.

Remarquables par la beauté et la perfection du travail, ces dentiers imitent les nuances les plus variées des *Dents* et sont exclusivement recherchées aujourd'hui par les classes les plus élevées de la Société.

255, rue St-Honoré (près l'Assomption), où se trouve l'Eau pour la guérison des dents malades. — Prix : 6 francs, avec la brochure explicative. (502)

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 17 mai 1857.

Sommes versées par 50 déposants, dont 7 nouveaux fr. 5,791 00
10 demandes en remboursement » 3,117 57

Les opérations du mois de mai sont suivies par MM. Ernoul-Bayart et L. Watine, directeurs.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

CIRQUE

Sous la direction de M. RANCY, de Chalmis, Ecuyer de S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

Dimanche 31 Mars et Lundi 1er Juin.

GRANDES COURSES

DES PLUS EXTRAORDINAIRES,

Dans lesquelles figureront Jockeys anglais, Jockeys français, Amazones anglaises, Amazones françaises.

Courses debout, Courses en char, Courses plates, Courses de chevaux en liberté, Courses de haies, Courses de chevaux pur-sang, Courses de chevaux demi-sang, Courses à 4 chevaux, Chevaux dressés en liberté.

Haute-Ecole.

Ces deux représentations seront des mieux composées et toutes deux d'un genre différent.

L'Hippodrome sera richement décoré. L'amphithéâtre couvert pourra contenir 4000 personnes.

Il y aura des places réservées. L'affiche du jour donnera les noms de tous les artistes et jockeys qui doivent concourir à cette fête brillante.

L'Hippodrome est situé sur la route de Roubaix à Tourcoing.

THÉÂTRE DE ROUBAIX

DANS LE CIRQUE SITUÉ RUE DU FRESNOY.

Jeudi 21 Mai.

Pour la Clôture définitive :

MARIAGE AU TAMBOUR

ou LE PASSAGE DU RHIN

Comédie en trois actes, mêlée de chant.

Le Vagabond

Drame-vaudeville en un acte.

DIMINUTION DU PRIX DES PLACES :

Premières, 1 fr. Secondes (assis), 50 c.

Places réservées, 1 fr. 50 c.

Demi-place p^r les enfants au-dessous de 10 ans.

NOTA. Les bureaux seront ouverts à 7 heures.

On commencera à 8 heures très-précises.

ANNONCES

AVIS

aux Peigneurs et Filateurs de laine.

Une nouvelle Peigneuse mécanique (brevet de MM. H. RAMSBOTHAM & W^m BROWN) travaille actuellement, pour un mois, dans les ateliers de MM. MOREL & C^{ie}, à Roubaix.

Cette machine peut être visitée depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, par MM. les fabricants, filateurs, peigneurs et négociants de laine, qui auraient l'intention d'en acheter.

M. A. VAISON, ayant travaillé quatre ans en Angleterre comme ingénieur-mécanicien dans les meilleurs ateliers de BRADFORD (*Yorkshire*), ainsi que M. DEHAES-LACOSTE, place du Lion-d'Or, 14bis, à Lille, sont chargés de donner des explications et de vendre cette nouvelle Peigneuse mécanique.

A. VAISON est aussi chargé de vendre, à des prix raisonnables, des machines anglaises, d'après les meilleurs et derniers systèmes, pour la filature, le tissage, etc., etc. (503)